

Aux écoutes de la fenêtre

Pascal Amphoux

A se focaliser trop strictement sur les rapports entre "exigences patrimoniales et contraintes normatives", on risquerait peut-être d'oublier que la fenêtre a un usage, qu'elle génère une certaine ambiance et qu'elle donne un sens topologique aux espaces que paradoxalement elle relie et sépare à la fois. La fenêtre, il est peut-être utile de le rappeler, ne se réduit ni à un strict objet technique qui serait ouvert ou fermé, ni à un simple élément architectural dont il faudrait préserver l'aspect extérieur et/ou intérieur. A l'interface entre un dedans et un dehors, elle offre à l'habitant un certain degré de perméabilité physique (visuelle sans doute mais aussi sonore, thermique, ...), des formes variables d'interactivité sociale (entre le public et le privé), des modalités différenciées de perception sensible (entre l'intérieur et l'extérieur). Autant de formes de confort, que nous permettront de ressaisir, dans ce qui suit, trois grandes figures imaginaires de la fenêtre : la "fenêtre indiscrete", la "fenêtre sur cour" et la "fenêtre sur le monde". Ces trois figures comme on va voir privilégient l'entrée sonore et renvoient à trois dimensions incommensurables du confort humain que nous avons jadis été amenés à distinguer et à respectivement nommer : le confort de commodité *, le confort de maîtrise * et le confort de réserve * ¹.

LA FENÊTRE INDISCRÈTE

C'est celle qui dans l'imaginaire est fermée – même si elle ne l'est pas toujours dans la réalité. C'est du moins celle que l'on s'imagine en train de fermer plus que de l'ouvrir. C'est donc celle qui assure une étanchéité radicale entre le dedans et le dehors. Première forme de confort qui relève de l'ordre de la performance technique. Verre épais, double vitrage, vide intermédiaire, ... L'effet sonore * qui symbolise au mieux cet usage de la fenêtre est l'*effet de coupure* *. Avec l'isolation acoustique active, aucune trace de l'*environnement sonore* * extérieur n'est bientôt plus perceptible. Les avantages de telles performances sont innombrables : elles rendent possibles des implantations bâties à proximité des infrastructures les plus bruyantes, des pratiques paisibles à côté d'activités sonnantes, des espaces de travail à côté de lieux de loisirs, etc. L'isolation de la fenêtre à ce niveau est utile et bien commode. *Confort de commodité* *, confort d'utilité. D'un point de vue acoustique, cette première dimension du confort repose sur l'effacement de l'espace extérieur, lequel se solde par un repli sur l'espace privé. Fenêtre fermée oblige. Mais pourquoi donc la dire indiscrete ?

Parce qu'une telle *qualité acoustique* *, dans sa systématisation et dans sa généralisation, n'est pas dépourvue d'effets pervers. Un excès d'isolation extérieure fait émerger les bruits intérieurs, un excès d'isolation intérieure ne va pas sans générer d'isolement social, la montée de l'isolement social ne va pas sans accroître la peur du voisin, de l'étranger ou tout simplement de l'autre et réclame donc en retour un renforcement implicite des techniques de protection ou d'isolement – processus d'auto-amplification (silencieuse !) dont le marché de l'isolation ne peut que se réjouir.

Et pourquoi encore, indiscrete ? Parce qu'à rendre "sourd" un espace on oblige à le

¹ Afin de ne pas alourdir le texte, les notions marquées d'un astérisque font l'objet d'une définition rigoureuse dans les travaux référencés en fin d'article.

regarder – et l'on pourrait faire l'hypothèse qu'il existe peut-être une corrélation entre le minimalisme visuel, récemment revendiqué puis imposé par la mode architecturale, et le traitement acoustique de plus en plus mat des espaces ainsi épurés. A rendre sourds ses habitants on les oblige à compenser par le regard – et toute une typologie de la fenêtre pourrait être établie selon le type de regard qu'elle a tendance à induire, du regard suspicieux, jouisseur, au regard plus simplement curieux ou contemplateur. C'est que cette fenêtre-là, si parfaitement isolée, ne peut plus servir qu'à "y voir". C'est une fenêtre de voyeur ! Et chacun pourra l'entendre comme il veut, de la petite lucarne classique qui permet de mater l'autre ni vu ni connu (c'est-à-dire surtout sans être entendu) à la grande baie des Modernes qui fait de l'environnement extérieur, réduit au silence, un pur spectacle à contempler ².

LA FENÊTRE SUR COUR

C'est celle qui dans l'imaginaire est entrouverte – et c'est cette fois le plus souvent l'indice d'une présence habitante dans la réalité. Cette fenêtre-là n'est plus étanche, elle filtre les sons du dehors et du dedans – *effet de filtrage* *. Littéralement elle les mixe – *effet de mixage* *. Comment ? En réglant l'épaisseur de l'entrebaillement des deux battants, en en faisant varier le degré d'ouverture au cours de la journée, bref en modulant son *milieu sonore* * en fonction des variations des émissions extérieures. Simple battant, double venteau, espagnolette ou guillotine. Cette seconde forme de confort relève de l'ordre de l'usage ordinaire, de la pratique sociale et de sa ritualisation, et renvoie à la liberté pour l'habitant de maîtriser son propre confort en réglant à sa guise les équipements proposés par les maîtres de l'œuvre ou de l'ouvrage ³. *Confort de maîtrise* * qu'exacerbe et menace à la fois le développement de la télécommande, de la domotique et des outils de programmation. Le confort de l'usager, habitant, ne se réduit pas au confort d'utilité qu'offrait au premier niveau une fenêtre techniquement irréprochable : il ne dépend pas seulement de son adaptation ergonomique, mais aussi de son potentiel d'appropriation pragmatique et imaginaire. D'un point de vue sonore, il y a moins d'effacement que modulation des sources sonores (on pourrait presque dire "modulation de fréquences"). Et il n'est besoin que de penser à la frustration que représente le châssis fixe en certaines situations (TGV, équipement public, immeuble de grande hauteur, ...) pour comprendre l'importance de ce critère dans l'émergence d'un sentiment de confort. Le contrôle d'environnement au sens technique n'est rien sans la maîtrise du milieu au sens pragmatique. La première fenêtre, indiscreète, devait rester fermée (c'était une ouverture par laquelle on risquait d'être écouté), la seconde, entrouverte, se fait au contraire discrètement interactive : c'est un conduit qui laisse passer des sons entre le public et le privé. Elle institue, au sens le plus littéral, un seuil de tolérance – par lequel j'entends l'autre sans l'écouter, par lequel il sait ma présence en jouissant de mon absence ; c'est très précisément "une ouïe", cette écoute flottante, en actes, qui est dépourvue d'intentionnalité, mais sans laquelle l'action ou la vie ordinaire est suspendue tant il est vrai, comme dit l'adage, que l'oreille n'a pas de paupière. Fenêtre entrouverte, fenêtre réceptrice. Mais pourquoi la nommer "sur cour" ?

Parce que la cour, tout d'abord, est un espace intermédiaire entre le public et le privé, parce que c'est un espace qui sonne (elle est habituellement fortement réverbérante),

² On a coutume, comme architecte, de penser la fenêtre comme un dispositif de vision : elle permet de composer la façade, elle doit apporter la lumière, elle ouvre des vues sur l'extérieur. Il est piquant de constater que la pente techniciste consistant à en accroître les performances isolantes ne fait que se mettre au service ou renforcer un tel primat du visuel.

³ Entre la maîtrise d'œuvre et la maîtrise d'ouvrage manque aujourd'hui l'affirmation d'une maîtrise d'usage.

parce que métaphoriquement elle ramasse tous les ragots de l'immeuble, en sédimente l'histoire vécue ou la mémoire collective, ... Et parce que du coup elle donne beaucoup moins à voir (elle est d'ailleurs souvent mal traitée) qu'à entendre. La cour, en ce sens, est probablement la forme archétypique qui symbolise le mieux le rapport habitant à la fenêtre, l'habitude incorporée de moduler son milieu et de façonner son *confort sonore* *. Et pourquoi encore ?

Parce qu'à rendre "audible" un espace on oblige à "l'agir", je veux dire qu'on intègre l'action sonore de chacun dans un ensemble plus vaste et l'on naturalise la perception du milieu dans lequel on est en actes. Cette fenêtre-là, si spontanément entrouverte, ne peut servir qu'à s'entendre. C'est une fenêtre d'acteur ! Je veux dire une fenêtre qui laisse à tout un chacun le loisir de vaquer à ses occupations sans se soucier de son environnement. Le sentiment du chez soi ici ne repose plus sur la fermeture privée et le repli sur soi, mais sur la présence publique et l'interaction avec l'autre. Même solitaire, l'habitant ne vit plus seul – il agit "tout seul ensemble".

LA FENÊTRE SUR LE MONDE

C'est celle enfin qui dans l'imaginaire est grande ouverte – et celle qu'effectivement dans la réalité on ouvre tout grand. Cette fenêtre-là non seulement n'isole plus ni ne filtre les sons de l'extérieur, mais elle les fait apparaître, les révèle et les offre à la perception contemplative d'un auditeur absorbé – *effet d'épiphanie* *. C'est une fenêtre heureuse, libre et solaire. Ce n'est plus alors un environnement qu'elle permet d'isoler ni un milieu qu'elle permet de façonner, mais un *paysage sonore* * qu'elle invite à recomposer. Aux qualités acoustiques et sonores de la fenêtre qui renvoient respectivement à ses performances techniques et usagères, s'ajoutent ses *qualités phoniques* * – au sens où l'on dit d'un paysage qu'il nous parle. Au confort de commodité et au confort de maîtrise s'ajoute un *confort de réserve* *. C'est la troisième dimension du confort, peut-être la plus fondamentale, qui sur le plan spatial sous-entend un espace de réserve échappant à la stricte utilité fonctionnelle (la cave, le grenier ou une pièce supplémentaire), sur le plan temporel suppose un temps de réserve qui échappe au temps contraint et programmé (un moment de répit, une surprise heureuse, un événement inattendu), sur le plan psychologique une réserve de sens qui échappe aux significations codées (une valeur symbolique, une perception intime, une dérive imaginaire). Tel est exactement ce qu'offre l'ouverture de la troisième fenêtre : un espace infini, un moment heureux, l'évocation d'un ailleurs. Sans doute pensera-t-on en premier lieu à la manière dont elle ouvre la vue sur le paysage en lui apportant deux de ses attributs classiques : le cadre et l'horizon. Mais ce serait trop vite oublier la "*phonè*" du paysage : ce que la fenêtre nous dit au réveil, lorsque le chant des oiseaux annonce l'aube ou lorsque le premier tram vient à passer, ce que la fenêtre ouverte dit à l'aveugle lorsqu'il entre dans une pièce fermée qui ne lui laisse aucun autre moyen pour s'orienter, ce que la fenêtre dit encore au contemplatif lorsqu'en belvédère elle nous donne à palper l'échelle d'un territoire par la distinctibilité des sons proches et des sons lointains. Mais n'y a-t-il pas trop d'emphase à la nommer fenêtre sur le Monde ? Et pourquoi ne pas en rester à l'idée de fenêtre paysagère ?

Parce qu'une telle qualité phonique repose moins sur la seule dimension sonore du paysage que sur sa capacité à impliquer le sujet percevant dans une relation synesthésique avec ce que par distinction il faut justement appeler le Monde – une relation qui engage toutes les modalités sensorielles, qu'elles soient visuelles, sonores, tactiles et autres ⁴. Mais encore ?

⁴ On pourrait dire que cette fenêtre-là nous fait remonter, physiquement, à un niveau infra-sonore – non seulement au sens où elle engage toutes les modalités sensorielles, mais aussi au sens physique où l'on passe dans le domaine infrasonore des vibrations. Le sens dominant à ce niveau serait le tactile. Et il faudrait alors souligner l'importance du geste et de l'engagement corporel dans l'institution d'une telle perception

Parce qu'à rendre "palpable" un espace on oblige à le ressentir. Davantage on incline à le pressentir – à pressentir que la fenêtre ouvre sur le Monde avant d'ouvrir sur un lieu (sur cour, sur rue, sur la mer ou sur la montagne). C'est que cette fenêtre-là, si corporellement ouverte, ne peut servir qu'à refléter le Monde, qu'à méditer notre rapport au Monde. C'est la fenêtre du "penseur". Ce n'est plus une fenêtre qui se referme sur le privé, ni une fenêtre qui laisse entrer du public, c'est une fenêtre qui restitue une intimité à l'auditeur qui s'y plonge. Elle ne provoque plus l'isolement individuel ni ne sous-entend l'interaction sociale, mais induit l'émotion sensible – et peut-être est-ce là l'enjeu majeur d'une fenêtre bien conçue, l'horizon jamais garanti grâce auquel la fenêtre ne se réduit pas à ce qu'elle est, ne saurait être simplement protégée comme un simple objet patrimonial et ouvre sur le mystère fondateur de ce qui, à chaque époque, devient susceptible de *faire patrimoine*.

RÉFÉRENCES

P. Amphoux, "Vers une théorie des trois comforts", in : *Annuaire 1990 EPFL - A3E2PL*, Lausanne, 1990, pp. 27-31.

P. Amphoux, *L'identité sonore des villes européennes, guide méthodologique à l'usage des gestionnaires de la ville, des techniciens du son et des chercheurs en sciences sociales*, CRESSON / IREC, rapport IREC no 117, DA-EPFL, Lausanne, nov. 93, 2 tomes

P. Amphoux, G. Chelkoff, J.-P. Thibaud (éds), *Ambiances en débats*, Ed de la Croisée, Grenoble, 2004

J.-F. Augoyard, H. Torgue (éds), *A l'écoute de l'environnement sonore, Répertoire des effets sonores*, Editions parenthèses, Marseille, 1995

G. Barbey, R. Diener, *Fenêtres habitées, Die Wohnung im Fenster*, Catalogue d'exposition, Architekturmuseum in Basel, Bâle, décembre 89.

J.-L. Nancy, *A l'écoute*, Galilée, Paris, 2002

synesthésique – penser très concrètement à l'expérience vivante de celui qui, dans le geste inaugural de l'écartement des bras pour ouvrir la fenêtre du matin, offre son corps, sa poitrine, son dessein, à la journée qui s'ouvre.